

# Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Août 1925 - Janvier 1926

**BULLETIN**

DE

**L'ACADÉMIE DES SCIENCES**

**ET LETTRES**

**DE MONTPELLIER**



**MONTPELLIER**  
**IMPRIMERIE EMMANUEL MONTANE**  
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1926

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 753102321631 1

tant une réalisation facile du gage, sans léser les intérêts légitimes et l'avenir du débiteur trop souvent surpris par une saisie immobilière hâtive.

En dehors de ces œuvres purement juridiques, M. RIVES a entrepris aussi des études sur divers aspects de la civilisation italienne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais tous ses travaux sont malheureusement restés inédits.

J'ai eu quelquefois l'honneur et le plaisir d'accueillir M. RIVES dans nos bibliothèques, mais il les connaissait trop bien pour avoir souvent recours aux bons offices du bibliothécaire; je le déplore infiniment, car sans cette circonstance fâcheuse pour moi, j'aurais pu le mieux connaître et rendre un plus juste hommage à l'homme et au magistrat.

### **Discours de M. Thomas, en réponse à M. Bel**

MONSIEUR,

Il ne vous étonnera pas qu'étant un peu de la coterie de Sylvestre BONNARD, académicien notoire, et devant à d'honorables mais éphémères fonctions le privilège de recevoir parmi nous un « prince de la cité des livres », ma pensée aille tout naturellement vers HAMILCAR...

Vous n'avez, heureusement, rien de félin ni de punique: — puisque votre amitié est sûre, et que votre fidélité à Montpellier n'a rien de commun avec celle de tant d'autres fonctionnaires — nous en connûmes même parmi nos confrères — qui ne la prolongent guère au-delà du moment où il trouvent ailleurs souper et gîte plus à leur goût.

C'est de cette fidélité à notre ville que je voudrais d'abord vous louer; à nous, Montpelliérains, elle paraît tout naturelle, et comme un légitime hommage rendu aux rares qualités de la ville: au site, au climat, au tempérament et au milieu montpelliérains. Et il nous sera toujours agréable d'accueillir, et précieux de retenir ceux de nos visiteurs ou de nos hôtes qui se laissent volontiers gagner, conquérir et annexer par notre cité montpelliéraine.

Dirai-je que cela vous fut plus facile qu'à d'autres, parce que vous êtes, par votre origine, de ces contrées du Midi français

auxquelles Montpellier a coutume de demander, depuis des siècles, le renouvellement de sa population ?

Vous nous venez, par la naissance, des garrigues du Nemausès. Vous avez pu, tout jeune — et cela n'est pas indifférent à la qualité de votre esprit — vous abreuver, avant qu'elle devient célèbre aux pays anglo-saxons, à cette source fraîche et pétillante qui mérite si bien le titre commercial qu'on lui a donné, de « Champagne des eaux de table ». Mais vous n'avez pas négligé pour cela, comme le font trop d'Anglo-Saxons clients de la source Périer, les bons produits du vignoble voisin, au tènement de Vergèze. Et ceci, non plus, n'est pas indifférent.

Mais par la double origine paternelle et maternelle, vous nous venez d'un peu plus loin : de Provence, et des Cévennes. — Or c'est encore, de l'une et l'autre main du Rhône, si près de chez nous, que, venu à Montpellier pour y apprendre, auprès de notre bonne mère l'Université de Montpellier, vous fûtes de suite, et tout naturellement, Montpelliérain. Il nous plaît — et nous vous en remercions — que vous le soyez demeuré.

Pourtant des occasions vous furent offertes de faire carrière loin d'ici. Paris vous retint un moment. L'Université de Dijon bénéficia un temps de vos précieux services. Mais vous n'y entendiez point l'accent rude et cordial de votre vieux maître ALBERT FÉCAMP, dont on retrouve parfois, en vous entendant, comme l'écho dans notre Bibliothèque Universitaire. Vous êtes bien vite revenu auprès de lui, l'aider d'abord, le suppléer ensuite, puis le remplacer. Et depuis je ne veux pas savoir combien d'années, vous vous êtes fait définitivement nôtre. — Et pas seulement en habitant auprès de nous.

Montpelliérain de choix, de raison et de goût, vous avez voulu être Montpelliérain pleinement, et vous mêler, au gré des occasions et des circonstances, à toutes les manifestations de la vie montpelliéraine.

Ne fûtes-vous pas conseiller municipal ? Vous ne l'êtes plus, — et vous êtes encore fonctionnaire à Montpellier : permettez que je vous félicite de cette aventure, — toute simple à vos yeux, exceptionnelle toutefois dans la vie municipale de Montpellier.

Quand vous représentiez notre ville, vous la connaissiez bien, et vous l'aimiez, — pour avoir fait le tour, avec une curiosité

passionnée, de ses rues, de ses places, de ses monuments, et de ses environs. « Faire le tour » des choses, c'est ce qu'on appelle, je crois, du tourisme. Non seulement vous avez été, — je crois bien que vous êtes encore un touriste fervent; mais vous avez entraîné avec vous sur nos chemins de la plaine, de la garrigue et de la montagne vos parents, vos amis, — et jusqu'à ces jeunes enfants de notre ville qu'on habille de jaune verdâtre et coiffe de grands chapeaux mous, et qu'on nomme d'un nom anglais que je ne dirai pas...

Vous auriez pu, si vous l'aviez voulu, les nommer, à la mode de chez nous, d'un nom emprunté à notre langue d'oc, dont vous savez user quand il le faut, et comme il faut: pour les besoins de tous les jours quand la nécessité le commande, pour l'agrément de l'esprit quand l'occasion en est donnée.

N'avez-vous pas commencé une étude savante sur le dialecte de votre pays maternel, qui est Valleraugue aux Cévennes? On souhaiterait que vous repreniez cette étude. — Mais on a plaisir à vous entendre, dans ce dialecte, rappeler quelque souvenir, fixer quelque tradition, rajeunir un de ces contes, éternels de fond et si variés de forme, que nos pères et nos mères accommodaient à notre usage après les avoir recueillis de leurs parents, — et qu'il me semble bien que vous avez plaisir à redire dans cette autre assemblée — pas si différente celle-ci qu'on pourrait croire — qui se réunit le samedi dans un recoin à peine mystérieux du vieux Montpellier...

Avant de vous rencontrer dans cette académie spontanée de la rue de la Vieille, j'eus souvent le plaisir de vous entendre à l'Université du boulevard Louis-Blanc, — où pendant de si longues années, à côté de notre ami et regretté confrère Louis PLANCHON, vous avez tant travaillé pour mettre sans les vulgariser les lettres, les arts et les sciences à la portée de ceux qui n'ont pas le loisir d'apprendre.

Evidemment, pour être un vrai et bon Montpelliérain, il n'était point besoin que vous fussiez de notre Académie. Mais il me semble que, de vous asseoir désormais parmi nous, ajoutera un trait de plus, et point négligeable, à votre physionomie montpelliéraine. Car si nous sommes quatre-vingt-dix Académiciens à Montpellier, nous ne sommes, tout de même, que quatre-vingt-dix.

Et il ne nous vient point à l'esprit de mésestimer l'avantage que nous vous offrons en vous accueillant.

Mais nous apprécions, du coup, et bien plus encore, l'avantage que nous retirons nous-mêmes de votre venue parmi nous.

« Prince de la cité des livres... », que dis-je ? d'une province plutôt que d'une cité : car deux bibliothèques, et non des moindres, vivent sous vos lois. Je dis : *vivent*. Et ceci est un grand éloge qu'il ne faut pas manquer de vous faire.

Car n'avons-nous pas connu des bibliothécaires qui, semblables au somnolent et ironique HAMILCAR de notre bon maître, entr'ouvrent parfois un œil, mais jamais un catalogue ou un livre à l'approche du visiteur ; gardent leur collection comme on garde un cimetière ; et ne partagent leurs trésors (si tant est qu'ils réclament leur part) qu'avec la poussière, les souris et les vers...

Mais vos Bibliothèques sont vivantes ; leurs catalogues sont à jour, clairs et accessibles. Vous ne refusez pas le conseil, vous ne repoussez pas la recherche. Vos livres, ils sont pour vos lecteurs ; et vous êtes, heureusement pour les lecteurs, comme vos livres.

Cette bonne grâce avertie et toujours en éveil que vous réservez à ceux qui fréquentent la Bibliothèque Universitaire ou la Bibliothèque Municipale, nous en avons déjà notre part. Nous nous flattons que cette part sera désormais un peu accrue, du moment que vous devenez notre confrère.

Je vous sais gré — étant orfèvre — d'avoir choisi dans notre Compagnie votre place à la section des Lettres. Mais je suis sûr que vous auriez été accueilli avec la même faveur dans l'une ou l'autre de nos sections scientifiques. La bibliographie n'est-elle pas une science ? La classification, dans laquelle vous excellez, n'est-elle pas à la base de toute étude vraiment scientifique ? — Et, d'autre part, voilà longtemps que MONTESQUIEU, je crois, sans être médecin, a pu dire (ou à peu près) qu'il n'est point de douleurs ni de maux qu'une heure de lecture n'ait, sinon guéris, au moins apaisés.

C'est pourquoi je suis heureux, Monsieur, de pouvoir vous dire, au nom des trois sections de notre Académie, notre plus affectueuse et cordiale bienvenue.

Louis-J. THOMAS.